

M. ENGELS ET LES OUVRIERS ESPAGNOLS...

Le Volksstaat continue son ouvre de démoralisation et de calomnie. Il vient de publier deux articles de M. Engels (1) sur l'insurrection d'Espagne, articles destinés uniquement à jeter de la boue aux ouvriers espagnols et à les tourner en ridicule. Les ouvriers espagnols, selon M. Engels, sont des lâches et des imbéciles; les uns n'ont pas osé se battre, les autres n'ont pas su se battre; et il raconte à sa façon les événements d'Alcoy, de Cordoue, de Séville, de Cadix, de San Lucar, etc..., versant à pleines mains le fiel et l'injure. Et tout cela pourquoi? parce que les ouvriers espagnols ont prononcé, comme ceux de presque toute l'Europe, la déchéance du *Conseil général* de New-York et ont rejeté les résolutions de La Haye. La rancune toute personnelle de M. Engels est si violente à ce sujet, qu'elle lui fait perdre toute pudeur et, disons-le, toute prudence: il jette le masque, il se délecte à raconter les victoires de la réaction et les défaites des révolutionnaires, il triomphe de voir ces ouvriers espagnols, qui avaient osé se révolter contre Marx châtiés et fusillés comme ils le méritent par les sicaires de la bourgeoisie. Il faut avoir lu ces pages incroyables pour savoir à quel degré d'aberration morale la haine et l'esprit de vengeance peuvent conduire un homme.

Comme en Espagne très peu de personnes peuvent lire l'allemand, nous traduisons quelques-uns des passages des odieux articles de M. Engels, afin que les organes de *l'Internationale* en Espagne puissent les mettre sous les yeux de leurs lecteurs.

M. Engels porte d'abord sur la situation économique et politique de l'Espagne, et sur la ligne de conduite que doit y suivre le prolétariat, un jugement qui vaut la peine d'être traduit tout entier.

On y verra dans tout leur jour les doctrines de l'école de Marx.

«L'Espagne est un pays si retardé sous le rapport de l'industrie, qu'il ne peut y être question d'une émancipation immédiate des travailleurs. Avant d'en arriver là, l'Espagne devra passer encore par bien des phases de développement et lutter contre toute une série d'obstacles. La république fournissait le moyen de traverser ces phases le plus rapidement possible et d'écartier plus vite ces obstacles. Mais pour cela il fallait que le prolétariat espagnol se lançât résolument dans la politique. La masse des ouvriers le sentait bien; partout elle demandait à ce que l'on prît part à ce qui se passait, que l'on profitât des occasions d'agir, ailleurs de laisser, comme précédemment, le champ libre aux intrigues des classes possédantes. Le gouvernement ordonna des élections pour les Cortès constituantes. Qu'allaient faire les alliancistes (2)? Ils avaient prêché depuis des années qu'on ne devait prendre part à aucune révolution qui n'aurait pas pour but l'émancipation immédiate des travailleurs; que toute action politique était une acceptation du principe de l'État, source de tout mal, et que la participation à une élection était un péché mortel».

Voilà qui est clair; les marxistes n'ont pas pour but l'émancipation immédiate du prolétariat; ils ne la croient pas réalisable; ce qu'ils rêvent, c'est une phase intermédiaire, dans laquelle les travailleurs ne seraient pas encore émancipés, mais où, par contre, le pouvoir politique enlevé aux possesseurs actuels, aurait passé aux mains de Marx et de ses amis. Et nous, qui ne voulons faire de révolution qu'à la condition de réaliser l'émancipation immédiate et complète du travail, nous qui ne voulons pas plus de la domination de Messieurs les socialistes autoritaires que de celle de la bourgeoisie, on nous traite de fous, d'idiots ou de lâches; bien heureux quand on ne nous appelle pas bonapartistes, comme l'autre jour.

Venant ensuite au récit des événements qui se sont passés dans chaque ville d'Espagne, et commençant par Barcelone, M. Engels attribue l'inaction des ouvriers de cette ville à l'attitude des anciens membres de *l'Alliance*: ce sont eux qui ont empêché les ouvriers de Barcelone d'agir! - Voilà ce qu'on ose imprimer dans le Volksstaat, pendant que tout le monde sait qu'à Barcelone, les seuls qui aient agi, et agi les armes à

(1) L'ami le plus intime de Marx, quelque chose comme ce que Barthélémy Saint-Hilaire est à M. Thiers.

(2) C'est ainsi que M. Engels et ses amis appellent les internationaux espagnols.

la main, sont précisément les anciens membres de l'*Alliance*; ainsi c'est le compagnon Vinas qui s'est emparé de l'hôtel de ville à la tête d'une poignée d'alliancistes et s'y est maintenu pendant plusieurs jours malgré l'apathie de beaucoup d'ouvriers qui, travaillés par les amis de Castelar et par ceux de Marx, refusaient de s'associer à une révolution, sous prétexte qu'on avait la république et que cela suffisait.

Quant aux événements d'Alcoy, M. Engels fait tout ce qu'il peut pour les tourner en ridicule. Il montre d'une part les ouvriers au nombre de cinq mille, et d'autre part seulement 32 gendarmes; il se moque de ce combat de vingt heures, où 5.000 hommes ne viennent à bout d'en vaincre 32 que parce que ces derniers n'avaient plus de munitions; et il plaisante agréablement sur le nombre des morts parmi les ouvriers, qui ne s'élève qu'à dix; il trouve que c'est trop peu et ajoute que les ouvriers d'Alcoy agissent selon le précepte de Falstaff, qui pensait que «*la prudence est la meilleure partie du courage*».

Peut-on voir quelque chose de plus révoltant que ces froides railleries sur des cadavres? M. Engels est un riche manufacturier retiré des affaires; il est habitué à regarder les ouvriers comme de la chair à machine et de la chair à canon; cela explique ses doctrines et son style.

Nous ne referons pas, à ce propos, le récit des événements d'Alcoy; ils sont trop connus. On sait que les ouvriers n'avaient pour toutes armes qu'environ un millier de fusils de tout système et de tout calibre; ils manquaient de munitions; leurs adversaires, les bourgeois, aidés de la police municipale, bien armés, bien barricadés, occupaient l'hôtel de ville et les maisons avoisinantes; pour les déloger, on dut brûler plusieurs maisons, et M. Engels trouve encore moyen de faire une plaisanterie à ce sujet.

À propos de l'insurrection des villes d'Andalousie, dirigée par les intransigents et à laquelle prirent part en quelques endroits les internationaux, M. Engels s'attache à montrer les ouvriers espagnols comme des lâches, qui se rendent sans combat ou qui ne font qu'un simulacre de résistance; il nous montre le général Pavia entrant successivement et presque sans coup férir à Cordoue, à Séville, à Cadix, à Malaga, à Grenade. On sait cependant quelle énergique résistance il rencontra partout où il y avait des internationaux mêlés au mouvement; les internationaux, les alliancistes, furent les seuls qui se battirent sérieusement. Ce sont 300 alliancistes qui ont tenu tout un jour en échec dans les murs de Séville l'armée de Pavia, et celui-ci a rendu hommage à leur héroïsme dans son rapport officiel, où il dit: «*Les insurgés de Séville se sont battus comme des lions*».

Après avoir raconté, avec une satisfaction qui perce à chaque ligne, les victoires de l'armée du gouvernement sur les socialistes andalous, M. Engels change tout à coup de ton, il embouche la trompette épique, il s'apprête à célébrer des exploits mémorables: il va parler de Valence! Et pourquoi ce changement soudain, pourquoi admire-t-il si fort Valence, quand il n'a su trouver que des injures pour Alcoy? pourquoi les défenseurs de Valence sont-ils des héros, tandis que ceux de Séville sont des lâches? Voici le mot de l'énigme. M. Engels, trompé par de faux rapports, nous dit que la majorité des internationaux de Valence sont marxistes; aussi va-t-il exalter leur valeur et la mettre en contraste avec la couardise des alliancistes.

«*Les correspondants des journaux anglais, dit M. Engels, ont parlé des insurgés de Valence avec un respect qu'ils sont loin d'accorder à ceux des autres villes soulevées; ils louent leur discipline virile, l'ordre qui régnait dans la ville, et ils ont prévu des combats opiniâtres et une longue résistance. Ils ne se trompaient pas. Valence, une ville ouverte, a tenu contre les attaques de la division Martinez Campos du 26 juillet au 8 août, par conséquent sa résistance a duré plus longtemps que celle de l'Andalousie toute entière*».

M. Engels a bien raison de louer le courage des ouvriers valençais; seulement nous devons lui apprendre que ses renseignements quant à leur marxisme sont complètement mensongers. Les marxistes forment à Valence un groupe insignifiant d'une douzaine d'hommes, et la fédération ouvrière locale est allianciste comme toutes celles d'Espagne et paie ses cotisations à la commission fédérale espagnole: elle se compose, selon le mémoire présenté au Congrès de Genève par cette commission, des sections suivantes: ouvriers en fer, maçons, charpentiers, ouvriers en peaux, peintres, tisseurs en soie, passementiers, tisseurs en laine, éventailistes, cordiers, constructeurs de pianos, typographes, teinturiers, sculpteurs, cordonniers et métiers divers. Ce sont donc les membres de seize sections alliancistes qui se sont battus si bravement contre l'armée de Martinez Campos. Ajoutons que le membre le plus influent de la junte révolutionnaire de Valence a été le compagnon Rosell, bien connu comme ancien membre de l'*Alliance*.

On voit que M. Engels, s'il veut être conséquent, est tenu de rétracter les éloges qu'il a donnés aux ouvriers valençais, maintenant qu'il lui est prouvé que ce ne sont pas des marxistes.

L'article se termine par des railleries sur les intransigents de Carthagène. Mais qu'y a-t-il de commun entre les ouvriers espagnols et les aventuriers politiques qui se sont emparés de cette ville? Veut-on rendre l'*Internationale* responsable de ce qui s'y passe? Oui, pour servir le plan de M. Engels, il faut qu'il en soit ainsi. Bien plus: M. Engels a découvert le véritable chef des intransigents de Carthagène, celui qui mène toute l'affaire: c'est, - le croiriez-vous? - c'est... Bakounine!

Il paraît - ce sont les journaux bourgeois qui le racontent - que les intransigents de Carthagène ont armé les forçats du bagne, «*1.800 scélérats, les plus dangereux voleurs et meurtriers de l'Espagne*» dit M. Engels. Eh bien, ajoute notre écrivain, «*cette mesure a été conseillée par les bakounistes, cela ne fait aucun doute pour nous*».

Un rédacteur des journaux de police, un bohème du *Figaro* parlerait-il autrement? Et ces choses-là s'impriment dans le *Volksstaat*, organe des socialistes allemands!

Terminons par un échantillon de la manière dont M. Engels entend cette politique qu'il voudrait voir pratiquée par les ouvriers espagnols. S'agit-il de briser le gouvernement, de détruire l'État centralisé et de le remplacer par la fédération des communes? S'agit-il d'organiser le travail et les forces économiques de bas en haut et non de haut en bas? Oh non, tout cela M. Engels le repousse, le combat; c'est une doctrine détestable, c'est ce qu'il appelle du bakounisme. Il est adversaire déclaré du fédéralisme.

«*Comme les Cortès, au gré de ces Messieurs, tardaient trop à démembrer l'Espagne, dit-il, ils voulurent mettre eux-mêmes la main à l'œuvre et proclamer partout la souveraineté des cantons. Les bakounistes prêchaient depuis des années que toute action révolutionnaire de haut en bas était nuisible, que tout devait se faire et s'organiser de bas en haut. Maintenant s'offrait une occasion de réaliser de bas en haut le fameux principe de l'autonomie, du moins pour quelques villes; on s'empressa d'en profiter*».

M. Engels, ailleurs, prétend que les socialistes espagnols, après avoir théoriquement prêché l'abolition de tout gouvernement, se sont empressés de constituer des gouvernements dans les villes insurgées. M. Engels, qui ne brille ni par la bonne foi, ni par l'intelligence, prend les juntas révolutionnaires pour des gouvernements; il confond la Commune révolutionnaire avec l'État, et parce que les internationaux espagnols, dans la lutte, créent une organisation municipale destinée à diriger le combat, il leur crie: *Vous rétablissez le gouvernement!* - La belle argumentation que voilà! A ce compte, les internationaux ne pourront plus avoir ni bureaux de sections ni conseils fédéraux, sous prétexte que ce seraient des gouvernements.

M. Engels sait très bien ce qui constitue un gouvernement; il sait très bien qu'une délégation temporaire, toujours révocable, et munie d'un mandat dont l'objet est clairement déterminé, n'est pas un gouvernement. Mais à quoi bon discuter contre des adversaires de cette espèce? Nous avons discuté autrefois, croyant avoir affaire simplement à des socialistes qui différaient de nous sur des points de doctrine. Maintenant nous voyons clairement que les Marx, les Engels et toute leur séquelle, ce n'est pas une école socialiste ayant une doctrine plus ou moins erronée: c'est tout simplement la réaction, absolument comme Mazzini, Bismarck, Castelar et M. Thiers.

Heureusement que cette réaction-là ne prévaudra pas sur la conscience révolutionnaire des ouvriers. Elle est impuissante, et le sentiment de cette impuissance redouble jusqu'au délire la fureur des intrigants. Laissons-les s'agiter dans le vide; leur rage ne servira qu'à les discréditer auprès de ceux qui, en Allemagne, ont encore quelque confiance en eux.
